LE MAL DU PAYS.

ARGUMENT.

Un jeune paysan des montagnes d'Arès, embarqué comme matelot, à bord d'un bâtiment de guerre, fut atteint du mal du pays, et l'on fut contraint de le laisser à quelques lieues de Bordeaux, où il mourut de chagrin et de misère, sur la paille, dans une étable.

Cet amour pour le lieu natal est un des sentiments qui inspirent le plus, chaque jour, nos poëtes populaires. Il n'est pas de conscrit qui ne fasse composer sa chanson d'adieu à sa maîtresse et à sa famille, en quittant la Bretagne : il y en a des milliers sur ce sujet ; toutes sont pleines de cœur mais non de poésie : le matelot des montagnes fit lui-même la sienne ; c'est un de ses camarades de bord qui l'a conservée et répandue dans le pays.

Nous tenons ces détails d'un paysan de la paroisse de la Feuillée, sous la dictée duquel nous l'avons écrite ; il l'avait apprise lui-même d'un vieux garçon meunier, ami d'enfance du matelot, qui, s'il vivait encore, aurait plus de cent cinquante ans aujourd'hui.

XI

ANN DROUG-HIRNEZ.

(Les Kerné.)

Savet prim ann ankrou, chétu ann flik-ha-flok;
Krenvad ra ann avel mont a réomp kaer a-rog;
Stina rant ann gwéliou, ann douar a bella,
Va c'halon, siouaz d'in, né ra med huanada.

Kénavo neb a m'c'har em 'parrez tro war-dro,
Kénavo, dousik paour, Linaik, kénavo,
Ar c'himiad ma rann d'id, ken évid da kuitat,
Martézé, siouaz-d'in, da viken, évit mad.

'Vel d'eunn eznik tapet gand eur sparfel, er c'hoad
Démeuz kic'hen hé far pé oant en em barat,
Meuz ket kalz a amzer da zonjal d'am c'hlac'har
Ker buhan am lamer digand éneb am' c'har.

Evel d'eunn oan a zen pèlléet deuz hé vamm,
N'azéann oc'h wélo, loskal klemmou estlamm,
Ma zaou-lagad bépred troet trések ar plas
Elec'h oud-d-é chommet, va minonézik braz.

XI

LE MAL DU PAYS.

(Dialecte de Cornouaille.)

Déjà les ancres sont levées; voici le *flik-ha-flok*, le vent devient plus fort; nous filons rapidement; les voiles s'enflent; la terre s'éloigne; hélas! mon cœur ne fait que soupirer.

Adieu à quiconque m'aime, dans ma paroisse et aux environs; adieu, pauvre chère petite, Linaïk, adieu! je te fais ces adieux en te quittant; peut-être, hélas! est-ce pour toujours!

Comme un petit oiseau enlevé dans le bois par un épervier d'auprès de sa compagne, dans la saison où ils s'accouplaient, je n'ai guère le temps de songer à l'étendue de mon malheur, si vite l'on m'enlève à qui m'aime.

Comme un mouton qui tète éloigné de sa mère, je ne cesse de pleurer et de pousser des gémissements, les yeux toujours tournés vers le lieu où tu es restée, ô ma douce amie!

Pelloc'h va zaou-lagad na weljont német mor,
A grén adindan onn, a lamm hag a zigor ,
Ha paz-éann da zonjal, ma achuet gan-é,
Ha mé enn déon a mor, em strinka ra d'ann é.

Pa zéuiz tré el lestr va estlamm a oa braz
Gwélet eur sort kastel o vralla war mor glaz ;
Péwar-ugent kanon, daou-ugent a bep tu
Ho c'horf briziet enn gwenn pintet gand liwach du ;

Ann od ével eur c'helc'h, enn dro pell diouz é,
O ranna enn daou du, ar mor braz hag ann é.
Ha begik ann gwernou, huelloc'h deuz ann dour
Ha n' d-éo deuz ar véred pégen huel hon tour.

Gwelt hoc'heuz war ar roz enn dro d'ar raden glaz,
O deuz skloummed awalc'h koulz a ed, 'vel eur groaz ,
Enn dro d'eunn gwern a zo aliésoc'h a gorden
Ewid a neuden zo enn-dro d'ar radenen.

Allaz ! ar Vrétoned zo leun a velkoni ! —
Mévélet ra ma fenn, né hallann sonjal mui.
Va c'halon a zigor; 'nn-aner rann ar zon-ma,
Martézé, siouaz-d'in, n'em c'hléfet hé kana !

Bientôt mes yeux ne verront plus que la mer, qui tremble sous moi, qui bondit et qui s'ouvre, qui, lorsque je pense que tout est fini pour moi, et que je suis au fond de l'abîme, me relance au ciel.

Quand j'entrai dans le vaisseau, mon étonnement fut grand de voir une espèce de château balancé sur la mer bleue; quatre-vingts canons, quarante sur chaque bord, tachetés de blanc et peints en noir;

Le rivage comme un cercle alentour, loin de moi, séparant en deux la grande mer et le ciel; et l'extrémité des mâts, plus élevée au-dessus de l'eau que ne l'est notre tour, si haute qu'elle soit, du sol du cimetière.

Vous avez vu sur la colline, autour de la fougère verte, des fils sans nombre croisés en long et en travers; il y a plus de cordages autour d'un mât qu'il n'y a de fils autour d'un pied de fougère.

Hélas! les Bretons sont pleins de tristesse!—Ma tête tourne; je ne puis songer plus longtemps; mon cœur s'ouvre; c'est en vain que je fais cette chanson; peut-être, hélas mon Dieu! ne me l'entendrez-vous jamais chanter!